

CHALUMEAU. — Faut il une voiture ?... Voilà, voilà, monsieur.

DIGONARD. — Allez au diable ! Cette rue est remplie de mendiants. Entrons au café, lire un journal. (*Il disparaît.*)

CHALUMEAU. — Tiens ! qu'est ce qu'il a donc, ce particulier ?... (*Lui faisant des gestes*) Oh ! c'te binette... Bonjour, monsieur. Pardon si je ne vous reconduis pas.

BAGNOLET. — Ça lui va joliment de nous traiter comme ça, qu'est-ce qu'il est donc, lui ?...

CHALUMEAU. — Tu le connais ?

BAGNOLET. — C'est le nommé Antoine Digonard, un fameux faiseur de mauvaises affaires.

CHALUMEAU. — De mauvaises affaires... ça ne doit pas l'enrichir.

BAGNOLET. — Au contraire... elles sont mauvaises, c'est vrai, mais pour les autres.

CHALUMEAU. — Ah ! bon, je saisis !

BAGNOLET. — Je l'ai connu dans mes temps de fortune... il m'a dévoré mon héritage

TOUS (*riant*). — Ha ! ha ! ha ! son héritage !

CHALUMEAU. — Tu as eu un héritage, toi, Bagnolet ?

BAGNOLET. — Oui, moi, Bagnolet. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à ça ? est-ce que dans la vie on n'a pas des hauts et des bas ?

CHALUMEAU. — Ah ! tu as eu des hauts ?

BAGNOLET. — Et maintenant, c'est tout au plus si j'ai des bas... mais enfin, j'ai appartenu à une famille très distinguée ; mon père était établi aux Trois-Rivières, il vendait des barattes, des tinettes...

CHALUMEAU. — Il était tonnelier ?

BAGNOLET. — J'aurais dû me contenter de cette position honorable... mais j'étais dévoré d'ambition ; à la mort de papa, je cédaï son fonds, et je